

# MONTRÉAL FESTIVAL AN VIII

(fin)

Léo Bonneville

La dernière semaine du Festival n'a pas été plus exaltante que la précédente. Les films se sont succédés semant un peu de plaisir et beaucoup de désillusion. Heureusement que le cinéma d'animation est venu apporter d'agréables surprises et d'heureuses reprises. Il y a des petits films qui valent bien de longs métrages. C'est comme un beau sonnet!

## Ah! le documentaire!

Hélas! il n'y a rien, rien d'un sonnet dans le long, long *Don't Look back* de D.A. Pennebaker (U.S.A.). En décidant de suivre à la trace Bob Dylan, l'auteur n'arrive ni à nous brosser un véritable portrait de son héros ni à nous décrire le monde dans lequel il évolue. Pourquoi? Il semble que l'au-

Voir *Séquences*, no 50, p. 39.

teur, soucieux de ne rien perdre, y est allé trop généreusement. Malheureusement, il n'a pas su maîtriser sa matière et ce qui reste des vingt heures de tournage donne une heure et demie (interminable) de projection. Il ne suffit donc pas qu'un auteur saisisse des détails, coure après des sons, attrape des gestes, il faut qu'il fasse un choix judicieux et parvienne à trouver un style qui convienne à son propos.

Quel style trouve-t-on dans *Loin du Vietnam* (France) fait en collaboration? Néant. Ou politique. Ou mieux polémique. Il s'agit ici de séquences tournées au Vietnam et ailleurs... Il en résulte un petit traité anti-américain. Bien souvent l'image est nulle et ne compte alors que la parole. Logorrhée que l'on déverse sur les spectateurs patients. Chaque "beau parleur", que ce soit Chris Marker, Jean-Luc Godard, y va de son petit refrain car chacun a ses idées (ou ses mots) sur la question. Là aussi on se sent las à la suite d'une "hénaurme" démonstration de la stupidité de la guerre au Vietnam. Qui ne l'eût cru? Mais ce qu'on peut contester, c'est la qualité de cette oeuvre qui n'a pas d'autre but que de servir un parti pris politique. Ces séquences à la chaîne ne sont là que pour accabler les Américains de leurs propos. Là encore le style

est absent. La collaboration des Guerra, Ivens, Klein, Lelouch, Resnais, Varda n'aide pas à faire l'unité du film sinon par la négative. On peut également contester la politesse des organisateurs du Festival de Montréal qui ont eu l'impudence de présenter ce film durant l'Expo 67, non loin (cette fois) de l'énorme bulle de verre que constitue le pavillon des U.S.A. Quand on invite un voisin à participer à une fête internationale, il est pour le moins malséant d'en profiter pour l'insulter. Un tel film n'avait pas sa place au Festival de l'Expo 67.

## Enfants perdus et retrouvés

Avec *Le Retour du fils perdu* (Tchécoslovaquie), Evald Schorm essaie d'aller au plus profond de son héros. Car ce héros apparemment heureux cherche à s'enlever la vie. Son drame existentiel témoigne d'une cruelle insatisfaction. Même dans un pays socialiste, le bonheur n'est pas automatiquement assuré et l'augmentation du confort ne comble pas tout. Heureusement d'ailleurs. Mais pourquoi se suicider? Une sorte de monotonie court sur tout le film peut-être parce que les raisons informulées ne justifient rien. L'homme erre ainsi non pas inquiet, plutôt insatisfait. L'auteur a la prétention de nous faire ré-

fléchir à la question que se pose le jeune homme: "Qu'est-ce que j'ai fait de mal?" Mais on peut se demander si l'auteur a pris les bons moyens pour y parvenir. Car le film souffre véritablement d'intellectualisme.

Quant à *L'Enfant trouvé* (Allemagne) de George Moorse, pour quoi en parler? Ce film qui se veut également une étude sur un état de conscience ne fait que ressasser de vieux clichés. Rien de neuf, rien de vibrant. Un enfant trouvé est élevé par un couple qui en prend un soin jaloux. Mais en grandissant l'enfant "fasciné par le mal" cherche à séduire "sa" mère et à tuer "son" père. Ça fait beaucoup de complexes à la fois. Hélas! le film ne dépasse pas les événements du roman d'Henrich von Kleist, le réalisateur n'ayant pas su restructurer le livre et donner vie aux personnages.

## Des histoires d'amour

Ce qui différencie essentiellement le film d'Aleksander Petrovic (Yougoslavie) de celui de Jorge Grau (Espagne), c'est que le premier est plein de vie et l'autre plein d'idées.

En regardant vivre des Tziganes (*J'ai même rencontré des Tziganes heureux*), on rencontre des gens sinon heureux du moins décidés. Les moeurs sont frustes et les actes

violents. Tout est ramené à une communauté où les gestes doivent s'accomplir indubitablement. Et la vie profane se mêle tout naturellement au sacré. Il n'empêche qu'ici la vie est rude et Bora, le débauché, va jusqu'à tuer son rival. Heureusement la couleur parvient à donner une juste tonalité à l'oeuvre. Et l'auteur établit entre les personnages des rapports qui créent les liens et souvent suscitent des oppositions. Toutefois, il se garde bien de décrire le milieu des Tziganes (le film n'a rien de folklorique), préférant donner ainsi une dimension plutôt tragique à son film. Film tamisé par la poésie qui souvent adoucit les scènes les plus dures. Petrovic travaille en pleine pâte humaine et il sait mêler au grave la légèreté de l'humour. C'est

pourquoi *J'ai même rencontré des Tziganes heureux*, malgré ses longueurs, conserve des qualités durables.

Avec *Une Histoire d'amour*, Jorge Grau n'arrive pas à intéresser les spectateurs. C'est que son film est une suite de scènes qui nous font assister à des hésitations d'un jeune intellectuel. Evidemment les jeunes s'expriment, s'expliquent mais il en résulte de longues conservations qui finissent par alourdir le film et figer la vie.

#### Du sérieux et du fantaisiste

Jerzy Skolimowski (Pologne) se veut un réalisateur sérieux. Ses films sont bien minutés. *Barrière* dure quatre-vingt minutes. En vou-

lant nous présenter la nouvelle génération polonaise, celle qui est loin... de la guerre et donc plus cynique et plus désinvolte, l'auteur l'oppose à celle qui a connu l'immédiate après-guerre: la période du bon héros. Mais pour nous exprimer cela, l'auteur fait appel à des symboles nombreux et variés. Bien malin celui qui arrive à découvrir tous les signes qui se cachent sous les métaphores! Et bien heureux les spectateurs qui parviennent à en percevoir la riche profondeur. Comme s'il fallait devenir abscons pour être sérieux. Vraiment, les images au goût bizarre et le style hésitant font de *Barrière* un film "pop" qui n'a rien de populaire.

C'est Karel Zeman qui a su ap-

porter la meilleure fantaisie avec *Le Dirigeable volé* (Tchécoslovaquie). S'inspirant de Jules Verne, Karel Zeman ne cherche pas à épater, il se contente avec son humour (froid) de nous faire vivre les aventures d'un dirigeable volé. Evidemment, il s'ensuit toutes sortes de péripéties dont plusieurs sont cocasses. Plutôt que de faire un film fantastique (on le lui a reproché, cf. *La Presse*, 19, IX, 1967), l'auteur a préféré tourner un film fantaisiste. Qui peut s'en plaindre vraiment? Si le film ne provoque ni le gros rire, ni la peur, il produit un rire communicatif et il n'est pas nécessaire de se plisser le front pour suivre... le dirigeable. Dans un festival qui n'a pas toujours été gai, le film de Zeman était une fin heureuse...

---

## RETOUR EN ARRIÈRE

---

Maintenant que nous nous éloignons du VIII<sup>e</sup> Festival international du film de Montréal, il est peut-être temps d'en faire une critique attentive.

N'oublions pas que pour organiser ce huitième festival, les directeurs ont bénéficié de \$281,000. Cela n'a pas empêché le Festival de solliciter du public une contribution assez élevée pour chaque séance. Ce ne sont pas habituelle-

ment les films qui coûtent cher dans un tel festival puisque, en général, les producteurs et les distributeurs les prêtent gratuitement. Donc les \$281,000 servaient à l'organisation matérielle. On ne peut dire que ce fut remarquable.

*La presse* — Si on veut que les journalistes remplissent convenablement leur rôle, qu'on leur facilite la tâche. Une sérieuse documentation est indispensable au journalis-

J'ai  
même  
rencontré  
des  
Tziganes  
heureux,  
d'Aleksander  
Petrovic







La Barrière, de Jerzy Skolimowski

te qui veut fournir des renseignements précis. Quand donnera-t-on accès aux journalistes à des casiers où il trouvera photos, feuillets utiles?... Les conférences de presse amènent souvent des échanges fructueux, encore faut-il que les journalistes en connaissent à l'avance le jour et l'heure. Ne parlons pas du journal *Phlimme* qui aurait été une innovation heureuse si on avait su plus souvent y donner des textes agréables ou instructifs.

*La salle* — Il ne fait pas de doute que les séances cinématographiques à l'Expo-Théâtre cherchaient

à intégrer directement le Festival du film à l'Expo 67. L'intention était louable. Mais s'est-on suffisamment rendu compte des déplacements que cela nécessitait : du domicile à l'Expo-Théâtre, de l'Expo-Théâtre à la salle des conférences (Windsor), de la salle des conférences au restaurant, etc. Toutes ces courses ne simplifiaient pas la besogne du journaliste. Et puis, disons-le, quinze jours de festival, c'était plus que trop et il apparaissait presque impossible de tout "couvrir" malgré le désir et la bonne volonté. Qu'on ramène au plus tôt le festival à huit ou dix jours et au coeur de Montréal, surtout quand les films...

*Les films* — Car l'important ici, c'est les films. Trente-trois longs métrages, a-t-on bien compté. Une orgie visuelle. Un bombardement d'images sous pression durant quinze jours. Que valaient ces films? Hélas! on ne peut dire qu'ils aient soulevé l'enthousiasme. Loin de là. Que de fois, les spectateurs sortaient de la salle déçus, pour ne pas dire irrités. (Et je ne parle pas des conditions techniques des projections.) Mais quand on y regarde de près, le Festival du film de Montréal bien que non compétitif ne vaut guère mieux — beaucoup s'en faut — que les festivals compétitifs. (On n'a qu'à revoir la programmation des festivals de Cannes, de Ve-

nise et de San Sebastian de cette année.) Et pourtant que n'a-t-on pas dit sur le choix libre et rigoureux des films inscrits dans un festival non compétitif qui devait devenir le Festival des festivals. On déchante.

En l'an 1967, le Festival de Montréal n'a pas haussé sa cote des films. En fait, c'est bien gentil d'annoncer des films "en première mondiale" mais il faut être naïf pour croire que cela garantit la qualité. S'ils sortent en première mondiale ici, est-ce parce qu'ils ont été refusés ailleurs? A la place de *Ballon* (Bulgarie), du *Retour du fils perdu* (Tchécoslovaquie), du *Sac* (Hongrie)... comme on aurait préféré *Mouchette* de Bresson, *Privilege* de Watkins. Qu'on ne cherche pas à jeter de la poudre aux yeux avec des "expressions" qui ne veulent rien dire pas plus d'ailleurs que la première oeuvre d'un auteur n'en certifie la valeur. Si le Festival de Montréal se veut un banc d'essai pour films étrangers, on se rendra compte qu'on soumet les spectateurs à une rude épreuve.

*L'assistance* — On peut dire qu'en général les séances du soir étaient bien suivies. Celles de l'après-midi marquaient souvent une forte diminution du public. Mais ce que nous avons remarqué et qui nous a attristé, c'est le manque

d'intérêt des jeunes — cette année — pour le Festival. Mis à part l'après-midi des ciné-clubs qui avait groupé plus de quatre cents jeunes, on peut dire que la jeunesse était presque absente du Festival du film. Pourtant, elle formait, les années dernières, une reconfortante assistance. Faut-il mettre la cause de cette absence sur les activités de l'Expo? Ou sur le coût trop élevé des billets? Les organisateurs du Festival devraient

Une Histoire d'amour, de Jorge Grau



s'interroger à ce sujet. Ils devraient en venir à établir des prix spéciaux pour les étudiants afin de favoriser leur présence. Ce serait une excellente politique si on veut les amener à être des fervents fidèles du Festival de Montréal.

*Les invités* — Durant les quinze jours qu'a duré le 8e Festival international du film de Montréal, nous avons vu passer différentes figures du monde du cinéma : producteurs, réalisateurs, acteurs, critiques... Hôtes exemplaires, nous assumions les frais de transport, de logement et de pension. Le Canada est un pays riche (air connu). En prenant un repas avec un critique français, il me confia qu'il avait été tout surpris de la générosité des Canadiens qui lui avaient offert non seulement de le loger et de le nourrir à leurs frais mais aussi de prendre à leur charge son transport par avion. C'eût été un affront que de ne pas en profiter, ajouta mon convive. Evidemment. Mais en regardant certains invités, un observateur perspicace pouvait se demander à quel titre ils avaient été... invités. Et en continuant de bien observer, il pouvait se demander pourquoi d'autres personnes n'étaient-elles pas présentes ? Par exemple, pourquoi les critiques des *Cahiers du cinéma*, de *Cinéma 67*, de *Positif* étaient sur les

lieux et non ceux de *Télérama*, de *Téléciné*... Je sais des critiques de ces publications qui auraient été très heureux de participer au 8e Festival international du film de Montréal. Pourquoi avoir ignoré les critiques de ces revues importantes ? Oui, pourquoi ?

Il me semble qu'avec \$281,000., on aurait pu répartir les invitations droite — gauche pour parler un langage politique que ne semblent pas ignorer les directeurs du Festival de Montréal. Pourtant ces \$281,000. proviennent du bon peuple de chez nous qui ne se tient pas sur le seul pied gauche... C'est vrai que ce n'est pas lui qui fréquente le plus le Festival international du film de Montréal. Tout de même si on lui présentait la note de cette grande fête internationale, peut-être ouvrirait-il les yeux. Tout le monde aimerait savoir. Sans doute on finira bien par connaître où sont allés ces \$281,000. Et tout le monde applaudira à une si prudente gestion.

Terminons ce rapide retour en arrière en félicitant sans réserve les organisateurs de la Retrospective du cinéma d'animation. Il y a eu là des moments ravissants qui nous firent oublier heureusement certaines longueurs de ce trop long 8e Festival international du film de Montréal.